

SOI-MEME, EN QUESTIONNEMENT **ou sur notre capacité à nous penser nous-mêmes de manière sémiotique**

Bogdan Bogdanov

Prologue

Comment met-on en œuvre un savoir, en tant que faisceau plus important de concepts, *realia* et faits, dans la compréhension de soi-même ? Même si je dispose d'un tel savoir, la plupart du temps je ne l'utilise pas, me contentant d'un plus simple. Il y a bien entendu des philosophes qui ont une compréhension plus ample d'eux-mêmes, sur la base d'un savoir philosophique. *Pensées pour moi-même* de Marc-Aurèle et *Les Confessions* de saint Augustin en sont deux illustrations. Mais en est-il ainsi avec *Les Confessions* de Jean-Jacques Rousseau ? En trouve-t-on un témoignage chez Heidegger ? La majeure partie des réflexions philosophiques ne seraient-elles pas un débouché "festif" vers le complexe, qui viendrait corriger l'absence de problématisation dans la vision interne du "soi" ? La plupart des philosophes ont une appréhension complexe d'eux-mêmes sur le registre élevé de leur existence philosophique mais ils ont recours à des paradigmes plus simples lorsqu'ils entrent en dialogue avec leur "soi". Si bien que l'existential a au moins deux niveaux : l'un, officiel, complexe, auquel se rattache le dialogue philosophique avec soi, et un autre, plus bas, quotidien net pratique, entretenu par un certain type de littérature. L'existential semble être le drame résultant des relations entre ces deux faces qui tentent de coexister mais demeurent constamment différentes.

Je m'interroge sur le questionnement élevé avec soi-même étant donné que le approche sémiotique m'intéresse. Est-ce que la sémiotique – et quelle sémiotique ? – peut être un instrument de la connaissance de soi ? Puis-je, en dialoguant avec moi-même, suivre la distinction entre "signifiant-signifié-signification-référent", afin de créer, dans mon dialogue intérieur, les conditions propices à une compréhension de moi-même plus complexe ? Car je sais que ce dialogue se construit par des passages entre sujets de compréhension, accomplissement et action, et des objets tels que soi-même, l'autre, les autres, tous, tant de choses particulières comprises aussi en commun dans le mot "quelque chose". Dois-je ajouter monde, mondes, lieux, milieux et l'idée magique de "réalité" ? Magique, parce que c'est un mot qui sert d'instrument pour se débarrasser des problèmes de la compréhension, mais aussi quelque chose d'extérieur à nous ou, plus précisément, d'extérieur à moi. Ce qui révèle l'autre face du dialogue intérieur: le fait que c'est une suite de passages entre différents "moi" vers différents "toi", "lui", "nous", "vous", "eux", reliée sémiotiquement aux approches fondamentales de ma pensée qui hésite entre la stabilité en tant que structure faite de différents éléments et l'instabilité qui ressemble à une phrase complexe fixant ma prédisposition intérieure et extérieure à quelque altérité.

Je ne suis pas prêt à m'exprimer sur ces problèmes à l'aide de distinctions nettes et précises. Je ne suis pas non plus certain que ce soit possible. Aussi je ne ferai que proposer des fragments de ma diatribe intérieure sur ce sujet si glissant.

Exposé

Entrelacs de différents "nous" avec lesquels mon "moi" se lie et se délie. Comment m'orienter dans les plaisirs et déplaisirs provoqués par ces deux impulsions ? Il m'est plus facile d'observer leur succession et encore plus facile de parler des uns ou des autres. A certains moments, je me dis : "Le point de vue trop personnel est dangereux. Les horizons collectifs

sont le salut, de manière générale l'expérience de la langue. Qu'est-ce que la sagesse sinon un horizon collectif maîtrisé ?" Pourtant, je peux dire l'inverse lorsque j'éprouve un véritable délice en sentant se transformer en moi un "nous" potentiel. C'est donc qu'il n'est pas seul en soi-même et qu'il a besoin pour exister de mon "moi" qui l'absorbe.

Le milieu humain, cette ingérence constante dans le naturel et l'existant, qui vise à le transformer. De là découle la formation de tant de milieux dans l'espace humain et de là son amplification par tant de moyens qui visent à en faire, telle une jungle fourmillant de détails et de relations, un réseau englobant de chemins. Car nous sommes si nombreux et chacun de nous est si mobile – sur le plan de la réalité extérieure ainsi qu'intérieure.

Une bonne préparation, c'est une mobilité assurée, la faculté de réaliser plus de mouvements réels et idéals, tels que la perception de plus de détails et d'entités, ou la participation à des actions collectives et le fait de s'en sortir sans crise. Lorsqu'elle s'exprime sur le plan émotionnel, par des représentations flexibles de soi-même en tant qu'être isolé et être coexistant avec d'autres, c'est aussi un discours qui ne se bloque pas lors du passage d'une expérience à une autre ou du commentaire d'un objet isolé à l'impossibilité de le distinguer d'un autre.

Tu vois : l'étreinte est ridicule. Mais, galvanisé par la proximité d'autrui, tu parles comme une personne douée de qualités autres que les tiennes. Tu es grandi, déplacé. Cette communication affectueuse, n'est-ce pas ça l'étreinte sublimée en verbe, susceptible d'engendrer d'autres comportements indirects ? N'est-ce pas cela, la civilisation : se déplacer et s'élever à un degré supérieur ?

Lorsque je suis avec quelqu'un, ne pas languir d'un autre, même si la différence entre les êtres est très grande. M'installer dans la ressemblance.

Il existe quelque chose que l'on peut appeler l'errance intérieure. Elle se manifeste avec une acuité particulière dans le monologue de certains conférenciers. Emportés par l'élan de leur errance, ils ont un souci fondamental: se garder des profanes. Ils le font en présentant comme tout à fait avérés les faits et principes étudiés, et ils laissent entendre à leur auditoire que le savoir est difficilement accessible. C'est d'ailleurs ce qui ressort clairement de ce qu'ils disent: le savoir n'est que la technique difficilement assimilable du mélange d'arguments rationnels et de métaphores. Quel paradoxe: ils protègent leur propre solitude mais leur discours emporté est l'expression de la joie déchaînée que provoque en eux la non-solitude temporaire de la parole.

Nous vivons dans des grappes. Nous nous agrégeons et désagrégeons constamment. Suragrégeons, à certains moments: les accumulations langagières et musicales, la danse, le jeu. Les enfants, qui, plus souvent que les adultes, ne font qu'un plus grand corps avec un parent, un animal ou un objet. Sans compter l'accroissement temporaire habituel du corps dans l'acte amoureux. L'être ensemble: grappe, fourmilière, aspiration à ce qui est grand. A quel point et composé de quoi? De corps vivants, d'objets, d'appareils, du sol ? Comment peuvent aider à l'édifier des termes, phrases et textes définis ?

Des grappes humaines qui se forment et se défont rapidement. Evidemment, cela engendre l'idéal de la personnalité modulable et perméable, acceptant facilement l'expérience de l'autre et la reliant aisément à la sienne. Faculté de non-solitude constante, exprimée sous plusieurs formes. Il semble que seuls quelques fous connaissent la solitude totale.

Les situations axiomatiques lourdes de sens, du type du merveilleux "haut" et du secret "dedans". Comment me défiler de cette langue sans la quitter ? Car durant la majeure partie de la journée, il me manque l'agilité à m'en servir uniquement lorsque cela s'impose.

L'ennui et la dépression qui s'installe au-dessus de lui : à cause des objets figés et de l'existence dans un monde d'êtres isolés. La bonne humeur est un bon échange : avec les autres, les objets, des milieux si réels et idéals, des pensées et représentations accordées à cet échange conforté aussi par des échanges intérieurs et des mouvements à l'intérieur de mon propre corps. Il n'est pas en bonne santé si le corps pensant, plus volumineux, ne l'est pas non plus, lui dont le principal souci est de trouver le bon emplacement dans un monde instable occupé à entretenir son intégralité.

Pensées, images et désirs aux référents stables. Autant que possible, faire en sorte de pas mélanger quelque chose avec une autre. Les pensées, images et désirs absorbent tout, surtout ce qui est lié aux instincts fondamentaux. Situation fréquente: je veux quelque chose de concret mais d'autres choses font irruption et je ne puis l'en isoler. Désirer quelque chose est le premier front du massif constitué par les désirs accrochés les uns aux autres. Il en va de même avec les pensées et les images. Ce n'est pas seulement parce que ce sont, eux aussi, des formes de désir.

De même qu'il ne faut pas se laisser atteindre par la douleur dans les articulations, de même on peut éprouver de la joie en voyant les frêles genoux des enfants qui courent devant toi. Il y a bien d'autres joies: saisir dans l'expression de l'enfant le visage pensif du futur adulte ou les traces de l'innocence du bébé de naguère.

Deux personnes ont une discussion apparemment animée, ou dix, voire cinquante, mais ils forment un groupe solitaire, aussi isolé du monde que peut l'être une seule personne. Parler ressemble facilement à un non-dire.

Je dis, toujours avec des phrases exprimant la réalité : 1. que quelque chose est réel, 2. que je suppose sa réalité, 3. que je veux qu'elle soit réelle. Je me sens plus assuré lorsqu'il m'est permis de distinguer entre ces trois situations. Mais même leur métissage est fonctionnel. Tout discours montre, exprime des relations et construit un objectif. Il est en rapport avec l'existant mais aussi avec le besoin d'existence, avec l'isolé mais aussi avec autre chose, avec le "moi" de celui qui énonce quelque chose mais aussi avec sa dilution dans d'autres "moi", avec la situation d'énonciation mais aussi avec le monde en général. De là découlent les deux genres fondamentaux de discours: le premier prétend qu'il représente chacune de ces faces intactes et le second qui n'a pas peur du métissage et le représente à l'aide de symboles et d'images. Le problème, c'est que ces deux genres ne peuvent être atteints que de manière éphémère.

Il semble qu'il en aille ainsi avec l'organisme : des cellules naissent pour qu'ait lieu ce qui doit être, puis elles deviennent inutiles et il leur est ordonné, par voie chimique, d'être liquidées. Et elles mettent fin à leur vie. Ou bien elles n'obtempèrent pas et c'est alors la formation d'un cancer. Les comparaisons didactiques avec la société sont banales et faites depuis longtemps. C'est l'inverse qui m'intéresse : pourquoi de telles formations permettent-elles le développement de la société au lieu de la gêner? Quel système forment l'organisme vivant et la société humaine ?

Tout régime de pensée se fonde sur des situations axiomatiques qui ne suscitent pas l'interrogation. Leur dénomination, à l'heure actuelle, devient une condition *sine qua non*. D'où l'orgie de voix plurielles dans le discours de la déconstruction. Mais démasquer inlassablement développe aussi sa propre axiomatique: la méfiance de principe à l'égard de tout régime de discours. Renforcée par l'inconscient personnel du locuteur qui s'y rattache, elle bloque elle aussi la compréhension. Le mieux est encore à venir. La pensée doit demeurer méfiante à l'égard des possibilités de tout régime pensant, et corriger ses imperfections en passant à un autre, mais elle doit le faire ouvertement et consciemment.

Quelle accumulation, quelle souplesse doivent caractériser les instruments de compréhension, et quelle rondeur la personnalité, pour que l'on atteigne une compréhension en douceur, qui n'agrandisse ni ne rapetisse l'objet compris, et qui ne freine pas son existence future? Quelle image ai-je en tête lorsque je prononce le mot "existence"? Une multitude humaine qui,

examinant un objet, travaille à son être-ensemble, même lorsqu'elle n'est pas tout à fait sûre de la valeur de cet objet.

Là est la question: comment puis-je être entièrement ici et maintenant, comment puis-je avoir à la conscience tout le passé, le mien et celui des autres, et penser ma non-existence, la mienne et celle des autres, sans amertume et sans l'amertume inversée de l'oubli. Je suis certain que j'oublie car mourir ne m'est pas indifférent.

Je vis dans des transformations et des revirements. Aussi ferai-je mieux de ne pas opposer vie et textes et de comprendre les textes comme une activité vitale et le fait de vivre comme une textualité.

On ne fait jamais une seule chose, ainsi qu'on ne peut pas parler d'une chose isolé. Toujours l'un signifie autre chose et, dans ce sens, *est* autre chose. Et nous verrions qu'il en est ainsi à l'infini, si nous pouvions observer l'ordre des significations.

Il n'est pas bon d'exagérer la différence entre les philosophes et les hommes ordinaires. Eux aussi s'occupent d'universaux, bien qu'indirectement et de manière discontinue. Là est le problème: peut-être est-ce justement le moyen le plus efficace de traiter les universaux.

Etre sain et naturel, cela signifie n'exagérer ni la valeur de mon attachement ni celle de mon singularité, distinguer plusieurs genres à l'intérieur de ces deux états et disposer non seulement de mots pour les exprimer mais aussi d'émotions "paisibles", propices à cette expression.

Le cerveau: notre espace et notre destin. Deux sortes d'opérations: identifier quelque chose en tant que tel et ne pas accorder d'attention à son intentionalité qui le pousse vers autre chose. La facile reconnaissance des choses dans le monde est l'un des aspects de la santé mentale. Avec, bien entendu, le risque d'être envahi par l'idée que le monde est un amas de choses. L'autre opération: réduire quelque chose à une autre et, dans les analogies rapides, percevoir des entités plus grosses et inhabituelles. Ne pas isoler totalement l'homme et la fourmi mais les faire entrer dans la plus grande entité de l'existence vivante. Et ce, pas seulement par analogie et métaphoriquement mais comme une réalité. La bonne santé dispose de ces deux états et passe aisément de l'un à l'autre. Deux imaginations. De manière générale: deux de tout.

En guise d'épilogue

Un rêve de 1998. Un immense auditoire, complexe. A la tribune, en forme de balcon, ma collègue A.N. va prendre la parole. Je la vois tomber. Je pense qu'elle s'est évanouie d'émotion. Mais elle se relève. Je m'aperçois qu'elle est sur des patins à roulettes.